

Musique bretonne

l'actualité de la tradition orale de Bretagne

MAI/JUIN - MAE/MEZHEVEN 2010 - N° 220

3,50€

www.dastum.net



OstinatO

Louis Lallour

S.K.V. a trente ans

Sonneries de bassins en sud Vannetais

Sonneries de bassins en sud Vannetais

UNE SAINT-JEAN AU SON DES CHAUDRONS

Ici ou là, on parle de "traire les chèvres", de "tirer les joncs" ou de faire "sonner les bassins". Répandue en de nombreuses régions de Bretagne et traditionnellement associée aux feux de la Saint-Jean, l'étonnante tradition des chaudrons sonores a de tout temps fasciné ses témoins. Marcel Couëdel a connu, lui, la fin de la tradition du côté de Muzillac, en pays de Basse-Vilaine. Il nous fait revivre une fête de Saint-Jean au son mystérieux et envoûtant des sonneries de bassins.

Arnold Van Gennep a étudié la tradition des sonneries de bassins dans le *Manuel de folklore français* paru autour de 1948. A la même époque, *La Nouvelle Revue de Bretagne* a établi et publié une carte des localisations où la tradition se maintenait, ainsi qu'un abondant courrier des lecteurs fort documenté.

Le rite des sonneries de bassins a

été pratiqué dans la Bretagne entière et dans la partie de l'Anjou qui lui est proche, dont le bocage vendéen. Il serait intéressant de savoir si cette tradition s'est maintenue en Bretagne, en dehors de Muzillac, et si elle a été ou est encore connue ailleurs et sous quelles formes. La description qui suit est celle des cérémonies telles qu'elles existaient jusque vers 1920

à Arzal, dans le sud du Morbihan, et qui m'ont été relatées par un témoin visuel.

Tout en devenant plus rares, les feux de joie avec sonnerie de bassins du sud du Morbihan ont persisté, avec une simplification du rite, bien après la guerre de 1939-45, notamment sur les hauteurs de Bourg-Pol en Muzillac, où il avait lieu sur une placette en plein bourg. Vers 1965, ils ont été interrompus sur ordre municipal, peut-être sous la pression des compagnies d'assurances, qui craignaient, avec quelques raisons, l'incendie des maisons voisines. Les années suivantes, on tenta bien d'aller dans un champ proche mais le charme était rompu et il n'y eut plus de feu de Saint-Jean. Dans les années 1990, une association s'est constituée autour de *tirous* de joncs expérimentés qui étaient encore jeunes. Depuis, chaque année, le rite est de nouveau célébré mais au début de juin, ce qui lui enlève une partie du symbolisme lié à l'équinoxe d'été.

Autour du feu

Cette scène m'a été racontée dans les années 1950 : à chaque Saint-Jean d'été, on entassait des fagots de bois et surtout des *chouch* (souches) de chênes, de *chatagners* (châtaigniers), de sapins qui étaient trop durs à fendre et trop grosses pour mettre dans les cheminées.

■ La carte publiée par Van Gennep dans le tome premier, vol. IV, du *Manuel de folklore français*. La région de Muzillac n'est pas ici signalée, ce qui laisse penser que ce recensement n'était certainement pas exhaustif.



■ Ci-contre, deux photos de sonneries de bassins issues de l'enquête de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne et prises à Surzur, en sud Vannetais, le 25 juillet 1939 (MNATP/fonds MuCEM). La photographe Jeannine Auboyer note en légende: "Dans le pré de Madame Jego. Deux hommes font résonner un chaudron en faisant grincer des joncs mouillés ; premier mouvement, François Le Brun tire sur les joncs ; on aperçoit l'eau dans le fond du chaudron." "Deuxième mouvement ; cette opération s'appelle 'tirer les chèvres', et elle est aussi pratiquée la nuit de la Saint-Jean pour rassembler les gens". Voir aussi l'ouvrage Les archives de la Mission de folklore musical de Basse-Bretagne de 1939 (CTHS/Dastum, 2009), p. 267.



Ces *chouch* étaient rassemblées sur une lande ou un *këmun* (commun, vaine pâture) situés sur une hauteur. Par-dessus ce bois grossier, on plaçait du bois de peu de valeur ou difficile à exploiter: des troncs divers, des *triques* (grosses branches), puis de la *biaill*, un mélange d'épines noires et de *braga-d'lande* (vieux ajoncs montés en bois).

La veille au soir de la Saint-Jean, les gens de la frairie se rassemblaient et entouraient le tas avec du bois sec. A Lantiern, la frairie revendiquait son autonomie: c'est le *vit-chër* (le vicaire) qui présidait au feu de joie. Ce rôle lui revenait car il était chargé d'assurer les messes à la chapelle chaque dimanche.

Dans la frairie du bourg, ce rôle relevait du *riktër* (recteur). Le terrain du feu de joie se trouvait sur les hauteurs de Silz, à partir desquelles s'amorce la descente vers la Vilaine. Les paroissiens attendaient impatiemment la tombée de la nuit, qui arrive bien tard à cette époque de l'année. Le recteur en soutane présidait à la cérémonie. Il profitait de l'attente pour réciter le chapelet, auquel toute l'assemblée ne manquait pas de répondre. Il n'y avait pas de fête sans chant. Un cantique repris par tous les présents plaisait davantage que le chapelet monotone.

Enfin, survenait le coucher du soleil, puis la *brun-nuitt*, durant laquelle la clarté du jour s'estompe progressivement. Dès qu'il faisait

suffisamment sombre, le *riktër* s'approchait du tas de bois et se plaçait du côté du vent ; en guise de torche, on lui tendait un bouchon de paille bien entortillé. Un aide craquait une allumette de soufre et l'approchait de la paille qui, mise au vent, s'embrasait. Le prêtre se penchait et glissait la paille sous le bois sec. Le souffle du vent suffisait à faire *crocher* le feu: rapidement, les flammes s'élevaient

très haut dans les airs, lançant des *flammiches* sur les assistants, qui reculaient devant les assauts brûlants et la vive chaleur qui se dégageait.

Les tirous de joncs en action

Presque aussitôt, des hommes s'activaient autour d'une douzaine de bassins de cuivre posés sur



■ L'association des amis de Bourg-Pol, en Muzillac, a fait renaître les sonneries de bassins dans les années 1990 en sollicitant d'anciens témoins et acteurs de cette tradition, qui ont remis en route le processus de transmission. La fête se déroule toujours au mois de juin (ici en 2009), mais n'est plus associée à la Saint-Jean (Photo Serr-Lagad, Patrick Couteret).

autant de *tërpiés* (trépieds) : c'étaient les *sonnous* de bassins, plaisamment surnommés *tirous de bitch* (trayeurs de chèvres). Il fallait deux hommes par bassin : l'un se tenait *akourpi* (accroupi) devant le bassin et, avec ses doigts, il maintenait quelques brins de joncs contre le rebord plat de cuivre. L'autre homme jouait le rôle principal : bien planté sur ses jambes, les pieds écartés, proche mais sans toucher le bassin, il devait se pencher à angle droit de façon à ce que ses doigts atteignent le centre du bassin. Il commençait par se mouiller les doigts dans la petite réserve d'eau qui se trouvait dans le fond de l'ustensile puis, prenant les quelques joncs dans les mains, il glissait lentement ses doigts mouillés sur les brins humides dont la base était fermement tenue contre le bord par l'assistant.

Bientôt, s'élevait de chaque bassin une vibration à la sonorité

grave. Puis, les *sonnous* cherchaient à montrer leur expertise en parvenant à élever le son des vibrations mais, comme chacun obtenait une tonalité particulière et de plus en plus forte, l'ensemble s'épanouissait dans un bruit de tonnerre impressionnant. Les spectateurs restaient comme sidérés, à la fois du spectacle flamboyant de toutes les nuances de rouge et de jaune, projetant des myriades d'étincelles, et du mélange des vibrations, qui allaient des graves profonds aux graves plus légers. De temps en temps, une saute de vent envoyait aux visages la fumée et des brins enflammés, piquant les yeux et la gorge, qui faisait brusquement reculer le public, surpris dans sa fascination. Autrefois, les prêtres restaient à la fête et assistaient aux danses qui suivaient. Désormais, ils quittaient les lieux pour laisser la place au chant des bassins.

Les fagots de bois léger, puis les

branches avec leurs ramures sèches, brûlaient rapidement en flambées violentes qui s'élevaient dans les airs en tournoyant. Les flammes diminuaient bientôt de hauteur et de force. C'était le moment de regarder au loin pour apercevoir les autres feux de joie qui éclairaient les hauteurs voisines : "*Celui-là est sur la grée de Férel, cet autre de Camoël, de Pénestin*" (de l'autre côté de la Vilaine). Lorsque les *sonnous* se relâchaient, on pouvait entendre de lointaines vibrations profondes apportées par le vent. Guidés par le rougeoiement du ciel au-dessus des collines, d'aucuns s'écriaient "*ça vient de Mitchè (Mikel) en Marzan ou, plus loin, de la butte du Guerno et des hauteurs de Bourg-Pol*". Une Arzalaise, née en 1895, précisait que, dans sa jeunesse, il fallait que, durant la nuit de la Saint-Jean, les feux soient vus et les bassins entendus d'une hauteur à l'autre. Ainsi, c'était

toute la Bretagne qui était illuminée et *tersonait* (vibrant, trépidait, palpitait) de vibrations intenses.

Une soirée de danse et de jeux

Après l'impressionnant embrasement, le feu devenait plus sage en attaquant les *triques*, les bûches et les *chouch*. Ainsi alimenté, il devait se maintenir jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Une grande *ridé* chantée s'organisait autour du foyer gigantesque. Les *sonnours* de bassins ne pouvaient résister à l'appel de la danse. C'était le moment attendu par quelques apprentis *tirous* qui voulaient montrer leur nouvelle dextérité, guidés par quelques experts qui continuaient à se défier pour obtenir le son qui porterait le plus loin.

Les enfants qui n'étaient pas dans la *ridé* couraient en jouant à s'attrapper. La *ridé* était suivie des ronds ou tours⁵ habituels également chantés. Suivaient des danses de Mitow, comme les *Fuseaux de lin* et *Jean Jargow*, et des danses-jeux en couple, mais en se tenant sagement par les mains, chaque couple se suivant en promenade autour du feu.

Entre trois et quatre heures du matin, les jeunes filles étaient rentrées à la maison mais les garçons continuaient à chanter et à jouer. L'aube commençait à blanchir vers l'est, changeant l'or des étoiles en argent encore lumineux mais si pâle. Un dernier jeu consistait à sauter par-dessus les braises *bër-sillantes*¹ (scintillantes). Des farceurs avaient apporté du sel gros et lançaient une poignée au moment d'un grand saut. Cette opération déchaînait des crépitements bruyants sous le sauteur, ce qui surprenait les naïfs et faisait bien rire les autres.

Au moment de quitter le terrain, quelques personnes ramassaient des restes de *braga-d-lande chèr-bonnés* (branches d'ajoncs mi-brûlées), qu'elles emportaient discrètement à la maison : c'était le meilleur moyen pour préserver la maisonnée des dangers de la foudre pour le reste de l'année.

Bourg-Pol privé de son église

Chaque année, le tirage des joncs a lieu à Bourg-Pol, faubourg de Muzillac placé sur une colline d'où on aperçoit la mer à six kilomètres, du côté de Billiers.

Bourg-Pol était autrefois le centre de la paroisse dite de "Bourg-Pol-Muzillac" dont la grande église était placée sous le patronage de saint Pol Aurélien, un des sept fondateurs de la Bretagne. Né en Cornouaille britannique, élève doué de l'abbaye-université de Laniltud fondé par le Gallois Iltud, il passa en Bretagne continentale où il devint évêque du Léon dont le siège prit son nom en devenant Kastell-Pol, Saint-Pol de Léon.

Un hameau proche de Bourg-Pol, sur la route de Noyal-Muzillac, porte le nom de Lande-Bôle. C'est, à l'évidence, un *lanbol*, le monastère de Pol. Comme les biographies de saint Pol de Léon (la première date de 884) ne mentionnent pas que l'évêque soit venu dans le sud du pays vannetais, il y a lieu de penser que, localement, nous avons eu affaire à un autre fondateur du nom de Pol. Sa moindre célébrité aura été éclipsée par celle de l'illustre évêque du Léon.

Au cours des siècles, Muzillac, située dans la vallée au pied de Bourg-Pol a connu une belle expansion, due, notamment, à l'existence de la voie antique Nantes-Vannes-Quimper et à la présence de la Cour des Comptes (le ministère des Finances) des ducs de Bretagne.

Entre les deux dernières guerres, la foudre tomba sur la grande église de Bourg-Pol, provoquant un début d'incendie. L'occasion était trop tentante : on profita de l'occasion pour construire une nouvelle église au centre de la nouvelle ville et, dans la foulée, on rasa l'église multiséculaire de saint Pol. Pour faire bonne mesure, le patronage de l'église fut mis à la mode afin que les gens oublient saint Pol, et leurs racines...

Marcel Couëdel

¹ Le mot *bresiller* a donné son nom au Brésil : vu depuis la mer, une variété de bois scintillait au soleil, d'où l'appellation "pays qui bresille".

² Ronds ou tours : noms locaux de l'andro.

Sources :

- Collecte auprès de Jeanne Couëdel-Volant, née en 1895, pour les feux de la Jeanne-d'Arc.

- Participation aux feux de Bourg-Pol en Muzillac et de Loudéac.

- Nouvelle Revue de Bretagne, plusieurs numéros de 1948.

- En Haute-Bretagne (p. 232), Henri-François Buffet, Librairie celtique, Paris, 1954.

- Manuel du folklore français contemporain, 8 vol., Arnold Van Gennepe, éd. Picard, 1943-1988.

Autres sources dans le fonds d'archives sonores de Dastum :

- "Propos sur la Saint-Jean (tirer les joncs)", enquêtes de Régis Auffray en pays de Dinan et en pays de Rennes en 1996 et 1997.

- "Tirer les joncs", enquête de Patrick Malrieu, Erik Marchand et Gilbert Hervieux en pays de Redon en 1973.

Daniel Le Noan

Rojou-du

22810 Plougouver
Plougouneur

Tél./Pgz 02 96 21 62 76

Facteur
d'anches

pour binious
et bombardes.

Oberour
lañchennoù

evit biniawoù
ha bombardoù.